

Avant-propos

COMBATS POUR L'ESPRIT

Un mot tout d'abord pour dire ce qu'est ce livre, et surtout ce qu'il n'est pas. Il s'agit de l'analyse de quelques idées centrales en linguistique moderne, de l'histoire de ces idées et de celles de quelques-uns des événements qui ont présidé à leur avènement. Contrairement aux apparences, ce livre n'est ni une histoire de la linguistique moderne ni, d'ailleurs, d'aucune autre époque du développement de cette science. Il est bien trop sélectif dans le choix des questions abordées pour être considéré comme l'histoire de quelque discipline ou champ scientifique que ce soit. Si cet ouvrage est historique dans la manière, c'est parce que nous pensons que c'est la seule façon de conduire notre récit et pour notre lecteur la façon la plus simple de le suivre.

Les notions de rupture et de continuité en linguistique sont au cœur de notre analyse. La principale leçon que nous tirons de ce travail est que, dans le monde des idées, la continuité est majoritaire et constitue la règle ordinaire. Dans le

monde des relations et des interactions personnelles, semé de formules toutes faites et d'expressions de jalousie, il en va tout autrement. Le degré de rupture revendiqué par les savants et les acteurs du domaine est très important, souvent très surprenant. À cela rien de bien étonnant : il suffit de prêter une oreille attentive à ce qu'historiens des idées et historiens des sciences ne cessent de nous dire. Dans cet essai, nous chercherons à montrer *comment* et *pourquoi* un tel système a émergé dans le vaste domaine que nous étudierons. Une telle situation tissée de ruptures proclamées masquant des continuités de fait est tout à fait fâcheuse. C'est pourquoi nous n'avons pas craint d'en tirer parfois des conclusions assez normatives. Dans l'ensemble pourtant, nous faisons nôtre l'éternel optimisme de toute philosophie : la vérité nous affranchira de nos aveuglements. C'est pourquoi aussi nous avons pris le parti de limiter au strict minimum nos propres jugements de valeur, sans toutefois les éviter complètement.

Au fil de cet essai, nous aurons l'occasion d'éprouver plus avant avec le lecteur ce que peut signifier la notion de continuité intellectuelle, mais également ce qu'elle ne signifie pas. Déceler une continuité intellectuelle dans le développement d'une idée novatrice ne signifie pas que cette idée ait été aisée à dégager, ou qu'elle n'était pas nouvelle, ni même qu'elle ne découlait pas d'un travail d'une originalité exceptionnelle.

Il ne faut pas se méprendre sur le sens de notre analyse historique qui cherche à mettre en valeur les liens entre perspectives nouvelles et développements plus anciens. Les idées nouvelles sont toujours élaborées au présent, et porter au jour une continuité sous-jacente ne veut pas dire que le

point de départ était trivial, ou qu'il allait de soi, ou encore que ce point de départ est moins surprenant que ce qu'il semblait être sur le moment.

Mais que signifie alors *continuité* ? Pour nous, cette notion renvoie à l'idée, aujourd'hui largement partagée, qu'à tout moment il existe un spectre d'idées, d'opinions, de convictions qui, prises comme un tout, constituent ce que l'on peut appeler l'état contemporain de la pensée. Le degré d'adhésion à ces idées et à ces convictions communes peut varier : certaines sont partagées par beaucoup, d'autres par peu. Certaines ont émergé récemment, d'autres depuis fort longtemps. Ces idées ne sont pas toutes compatibles entre elles (si elles l'étaient dans un champ disciplinaire donné, la notion même de controverse disparaîtrait). À certains égards, ces idées composent un grand jardin biologique, on pourrait dire un zoo, dans lequel changement et variation sont les constantes principales. Dans ce monde, les créatures nouvelles sont toujours les descendantes d'autres organismes vivants : ces créatures ne font pas leur apparition sans avoir des ancêtres directs. Elles ne sauraient descendre directement d'une espèce ou d'une race depuis longtemps éteinte.

En d'autres termes, lorsque l'on considère l'origine des idées nouvelles, ces idées apparaissent toujours comme la modification créatrice de plusieurs idées développées à la même période mais que personne n'a encore associées entre elles. Il y a ici trois éléments cruciaux : une relation est établie entre plusieurs idées ; ces idées sont contemporaines ; cette nouvelle relation est développée et travaillée d'une manière originale et créative. Ce modèle nous le retrouvons partout, encore et toujours. Et c'est ce modèle que notre lecteur découvrira au fil de notre analyse de l'essor et du

développement des sciences de l'esprit. Notre interprétation de l'histoire intellectuelle est ainsi à la fois historique et variationniste. C'est une interprétation historique parce que nous sommes convaincus que l'on ne peut embrasser l'ensemble des idées d'un champ disciplinaire à une période donnée sans comprendre la trajectoire historique qui a mené ce champ au point où il en est. Notre interprétation est également variationniste parce qu'elle rejette explicitement la notion kuhnienne selon laquelle une discipline scientifique définirait un ensemble d'idées fondamentales constituant un paradigme partagé, un courant d'opinion. Une discipline vivante est au contraire pour nous un patchwork de conflits et d'opinions divergentes.

La mise au jour et la reconnaissance d'une continuité dans les sciences de l'esprit ne se résument pas à un exercice consistant à montrer, pour chaque idée classiquement attribuée à un auteur, l'existence d'un prédécesseur ayant dit à peu près la même chose. S'il ne nous conduit pas à voir plus loin, un tel jeu est sans intérêt. La véritable leçon à tirer de l'étude de la continuité de pensée dans notre domaine est que tous les grands penseurs qui y ont été actifs étaient engagés dans des dialogues de plus grande envergure, et qu'aucun ne pouvait à lui seul porter une idée majeure unique. Ces idées ont été développées au fil de controverses sur plusieurs générations au cours desquelles des savants, animés par des points de vue et des partis pris différents, se sont renvoyé la balle.

Nous venons de souligner qu'au niveau des interactions personnelles la continuité des idées semble s'évaporer, supplantée par toutes sortes de conflits, d'alliances et de stratégies. Tous ceux dont nous explorons les œuvres ne sont

après tout que des hommes avec tout leur bagage conceptuel. Archiball A. Hill a observé avec quelque ironie qu'il y avait chez les linguistes « une tendance forte à ce que les divergences soient traitées comme un rendez-vous matutinal sur le pré avec des pistolets pour deux et du café pour un ¹ ».

Il est à la fois utile et sain de redoubler d'efforts et de nous concentrer sur la substance intellectuelle de cette histoire. Nous devons pourtant admettre que nous nous intéressons à deux aspects de l'histoire : celui des idées mais aussi celui des personnes et des institutions. Du côté des personnes et des institutions, le point le plus intéressant est peut-être constitué par un phénomène auquel nous nous trouvons confrontés tout au long de l'histoire : ce moment où un grand penseur décide que l'essentiel du travail qui l'a précédé ne vaut plus la peine d'être lu ou même pris en considération. Ce stratagème (car comment le nommer autrement ?) intervient à plusieurs reprises, et ils sont nombreux ceux qui adoptent ce que les Voegelin (Voegelin et Voegelin, 1963) ont un jour qualifié de *position éclipse*. Comment ne pas être fasciné par le double fait que tant de penseurs s'autorisent une telle position, et que ce mécanisme fonctionne si souvent et depuis si longtemps ? Dans certains cas, la position éclipse est adoptée explicitement, et l'auteur déclare que ce qui l'a précédé peut être jeté par-dessus bord sans risque. Dans d'autres cas, le message reste implicite, et l'auteur omet d'énoncer l'évidence.

Le lecteur aura sans doute déjà remarqué dans les pages qui suivent la présence de nombreuses dates, de nombreux lieux ou événements. Mais qu'il ne s'y trompe pas : les dates et les événements que nous convoquons alimentent ici des

interrogations plus approfondies sur les hypothèses et les arguments qui ont été développés à leur propos, ainsi que sur la façon dont les questions ou les propositions qu'elles suscitent persistent ou sont reprises quelles que soient les différences de formulation. Nous sommes très attentifs aux procédés par lesquels une continuité lie des œuvres sans que les auteurs en soient eux-mêmes conscients. Nous sommes tout aussi attentifs à l'aspect opposé, c'est-à-dire aux procédés par lesquels changements et ruptures percent le vernis de la loyauté et de l'adhésion à une communauté.

Cela veut dire concrètement que nous engageons un dialogue synchronique avec les grands auteurs du passé. Nous débattons de leurs hypothèses et de leurs arguments, non pas comme s'il s'agissait de vestiges archéologiques, mais comme si ces hypothèses étaient bien vivantes et leurs auteurs nos voisins de bureau. Quelques efforts seront sans doute nécessaires pour saisir comment ces perspectives influencent nos propres questionnements. Mais n'est-ce pas le défi qu'il nous faut constamment relever dans le monde réel ? Le propos est clair : afin de dégager les continuités et les ruptures, et de construire une histoire interne, nous devons engager un dialogue qui nous permettra de ressentir accords et désaccords comme s'ils étaient ceux de notre temps.

L'intérêt que nous portons aux notions de rupture et de continuité nous a également conduits à mieux prendre en compte certains aspects de l'histoire externe. Trois types de force externe jouent un rôle majeur dans ce récit. Le premier est politique. Dans ce volume, l'exemple le plus frappant est celui de la montée du nazisme en Europe centrale dans les années 1930 et 1940. Ce fait historique de portée mon-

diale a entraîné un exode majeur d'intellectuels européens, cela à des moments cruciaux de l'histoire interne du domaine. Cette migration de savants européens vers les États-Unis constitue l'un des éléments d'un tableau plus vaste, ébauché lorsque les États-Unis étaient plus jeunes et bien moins riches ; une époque où l'Europe occidentale était le lieu naturel où faire des études supérieures pour tout futur savant américain. Le présent ouvrage est le premier de deux volumes qui racontent une seule et même histoire. Dans ce premier volume, nous nous concentrerons sur les événements qui ont porté les sciences de l'esprit jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Il sera suivi d'un second volume qui traitera des trois décennies qui ont suivi le déclenchement de cette guerre.

Le second type de force externe qui joue un rôle majeur dans notre récit est tout simplement la mort : l'œuvre d'un savant s'interrompt en effet brusquement à son décès et, si cela ne met pas un terme à son influence, cela en altère fortement le poids. Si les idées peuvent survivre à la mort de ceux qui les ont défendues, les êtres humains n'ont pas une telle longévité. Leur influence directe et personnelle disparaît avec eux.

La troisième catégorie de force externe concerne les modes d'attribution des ressources financières pour la création d'emplois, qui conduisent des universitaires à quitter certaines institutions pour d'autres. Nous verrons ainsi des situations où des fonds provenant de la fondation Rockefeller (pour ne prendre que cet exemple) ont permis à des universitaires européens de quitter leurs foyers et d'échapper à une mort presque certaine, et d'autres situations où cette manne budgétaire a donné la possibilité à des chercheurs d'être

invités à quitter une université pour une autre accompagnés de tous leurs étudiants. Il existe — certes pas toujours, mais souvent — des éléments intéressants qui permettent d'éclairer les raisons pour lesquelles une institution décide de recruter de façon significative dans un certain domaine, tel que la linguistique, la psychologie ou la philosophie. Lorsque cela a un impact déterminant sur notre récit, nous avons toutes les raisons d'examiner de plus près quelles étaient ces motivations.

En explorant toutes ces questions, nous gardons à l'esprit que nous restons des linguistes profondément intéressés par les idées elles-mêmes. Nous ne dépendons pas de sources secondaires pour comprendre ce qui est en jeu. Nous sommes fermement convaincus, et plus encore à la faveur de l'écriture de ce livre, que l'analyse approfondie d'un champ disciplinaire ne peut être neutre, totalement externe et ne reposer sur rien d'autre que sur des données objectives. Si notre récit s'intéresse à la fois aux acteurs et aux idées, aux idées qui ont façonné les hommes et aux hommes qui ont donné vie à ces idées, alors il devient nécessaire que notre histoire des disciplines qui nous intéressent soit une histoire interne, propre à saisir la nature des débats, des arguments et des enjeux. Toute histoire interne n'est pas nécessairement l'histoire vécue comme telle par les protagonistes, chacune ou chacun possède un point de vue personnel et particulier. L'histoire interne est rarement perçue par les acteurs. Ce qu'ils perçoivent, c'est souvent une histoire partisane qui cherche à consigner les positions particulières de certains acteurs pour reconstruire la dynamique à l'œuvre dans un certain périmètre scientifique à un moment donné. Notre histoire est moins une histoire des événements qu'une

histoire des idées, une histoire dont la visée première est de révéler les forces qui agissent sur l'essor et le développement d'une discipline. Une telle histoire peut inclure les forces et les faiblesses des protagonistes eux-mêmes, les arguments et les idées développés au sein et hors de la discipline, ainsi que des facteurs de prestige, de légitimité, la force des orthodoxies ou l'enthousiasme de jeunes Turcs, en un mot tout ce qui se joue dans un champ disciplinaire et en fait ce qu'il est.

Nous avons bien entendu opéré des choix, focalisé sur certains événements, écoles, penseurs ou alliances spécifiques. Avoir négligé tel mouvement de pensée ou tel acteur ne signifie pas que nous les considérons comme moins intéressants, importants ou influents que ceux dont nous discutons. Par exemple nous mentionnons peu Sigmund Freud dans le domaine de la psychologie, ou J. R. Firth en linguistique. Nous ne disons rien de Kierkegaard ou de Bergson dans le domaine de la philosophie. En linguistique, nous évoquons plus volontiers Bloomfield que Sapir, ce qui ne reflète nullement notre opinion sur leur importance respective. Nous n'abordons pas non plus par exemple les idées sur la temporalité et les temps verbaux de Reichenbach, qui ont pourtant eu une influence majeure en sémantique moderne. Nous mentionnons à peine la sociologie, l'anthropologie et l'économie, bien que nous ayons été grandement tentés de les inclure. Nous avons fait notre possible pour maintenir la plus étroite cohérence dans notre discussion. Pour ce faire, nous avons posé le principe que ne pas aborder tel courant ou tel penseur en particulier dans notre perspective ne signifie pas qu'il ait été moins important dans le paysage scientifique.

L'histoire particulière à laquelle nous consacrons cet ouvrage concerne une partie du champ de la linguistique tel que nous l'envisagions lorsque nous avons commencé nos carrières de linguistes il y a quelque quarante années. Nos propres expériences commencent approximativement là où cette histoire s'interrompt, quoique nous connaissions personnellement (ou ayons connu) bon nombre des personnages principaux dont les carrières se sont prolongées dans les années 1970 et au-delà. Nous sommes très admiratifs de tous les linguistes que nous citons dans cet ouvrage (peut-être plus de certains que d'autres, rien de moins naturel). Certains ont été nos professeurs, d'autres nos amis ou nos collègues, même si évidemment beaucoup d'entre eux étaient morts avant notre naissance et ne nous sont connus que par leurs écrits. Bien des auteurs dont nous discutons ont couché sur le papier leur point de vue quant à la genèse de leur œuvre, ou celle d'autres penseurs. Dans un certain nombre de cas, nous montrerons qu'en quelque sorte ils ont fait fausse route, malheureusement.

Notre dessein est de permettre à notre lecteur de mieux comprendre d'où proviennent les convictions actuelles en linguistique, et comment elles ont été justifiées. En faisant cela, nous n'entendons critiquer ou révoquer aucun cadre de pensée, sauf à montrer qu'une théorie a pu être présentée au public avec une ascendance inexacte. Chaque théorie offre une réponse à un ensemble de questionnements qui restent le plus souvent implicites et la perspective historique est parfois le meilleur, sinon l'unique chemin pour saisir ces questionnements.

Nous avons tous deux commencé nos études supérieures en linguistique à peu près à la même période. La discipline

nous a captivés par les questions et les méthodes explorées et déployées dans le nouveau modèle promu par Chomsky, la « grammaire générative ». Si Chomsky n'était pas entré en scène à un moment donné, nous n'écririons probablement pas aujourd'hui sur la linguistique. Comme pour tant d'autres linguistes de notre génération, c'est la nature des questions que la grammaire générative nous permettait d'explorer qui nous a inspirés. Si cela n'était pas suffisamment clair, disons-le franchement : nous considérons tous les penseurs et savants présents dans cet ouvrage comme des héros. Des humains et pourtant des héros. De chacun d'entre eux on peut dire qu'il a enrichi le domaine.

L'un de nos premiers lecteurs, par ailleurs ami et protagoniste épisodique de cette histoire, n'était pas satisfait par l'une de nos observations assez ponctuelle qui paraissait suggérer un parti pris dans une confrontation d'idées : nous avons employé le terme « virulent » pour qualifier la prose d'un certain linguiste. Nous avons pourtant conservé ce qualificatif. Si nous avons pris soin de maintenir une bienveillance pour les parties prenantes d'une querelle, cela ne nous interdit pas de qualifier de « virulent » le ton d'une phrase lorsque c'est le cas. Pour ce qui concerne notre propre position, gardons à l'esprit la déclaration de John Lennon (une phrase sans doute apocryphe) : « Nous avons cessé d'être des admirateurs lorsque nous sommes devenus des professionnels. »

Il va sans dire que nous avons pourtant notre propre opinion sur maints sujets abordés ici. Si, au terme de leur parcours, certains de nos lecteurs se laissaient convaincre, nous n'en serions pas mécontents. Mais cela ne constitue pas notre objectif premier, qui reste de démontrer qu'il y a

plus d'une manière de considérer les questions et les idées centrales des sciences de l'esprit au cours des siècles. Quel que soit votre degré de conviction et vos croyances, il y a toujours un intérêt à prendre en compte d'autres points de vue. Le progrès surgit généralement d'une synthèse nouvelle rassemblant des idées plus anciennes qui, en apparence, semblaient conflictuelles.

Ce livre est lui-même le produit d'un débat, d'une dialectique au sens étymologique du terme. Il a émergé du plaisir commun que nous avons eu à en discuter, en accord ou en désaccord, dans la joie de la confrontation des idées et des arguments. Le projet de ce livre est né il y a une décennie, mais son écriture n'est intervenue qu'après des années de discussions continues entre nous. Il est le résultat d'accords et de désaccords partagés par deux linguistes issus de deux continents différents, qui ont grandi dans des traditions intellectuelles et des cultures matérielles distinctes, mais qui éprouvent la même joie à débattre, à argumenter et à encourager la controverse comme modalité du dialogue. Nous admettons bien volontiers avoir hérité cela de nos maîtres. Morris Halle, qui a dirigé l'un de nous et beaucoup influencé l'autre, exprimait bien ce que nous ressentons : « Convaincs-moi, » disait-il. « Débattons ! » ² .

Nous sommes aussi sensibles au déséquilibre extrême entre hommes et femmes qui saute aux yeux au fil de l'histoire des disciplines. Quelques femmes ont pourtant joué un rôle important dans les événements que nous abordons. Elles ne sont pas assez nombreuses. Aux fondements mathématiques de l'informatique, on trouve ainsi Ada Lovelace. Charlotte Bühler est inscrite dans l'histoire de l'exode des

psychologues d'Europe centrale vers les États-Unis. Quelques autres femmes, Margaret Mead par exemple, occupent une place importante. Mais le monde académique ne se distingue pas historiquement par la place donnée aux femmes dans les universités et la recherche. Dans notre vie professionnelle, en linguistique, nous avons pu observer la mise en place d'un meilleur équilibre entre les sexes, voire d'une quasi-parité. On ne peut en dire autant de certaines des disciplines que nous examinerons.

Nos amis et nos premiers lecteurs nous ont avertis : cet ouvrage n'est pas facile à lire. Certaines parties sont un peu dramatiques, d'autres peuvent même être humoristiques, mais il y en a qui sont moins faciles d'accès. Malgré le ton que nous avons adopté, nous ne proposons aucune simplification des questions abordées. Le lecteur qui ne posséderait quelques rudiments de linguistique, de philosophie ou de psychologie découvrira un grand nombre de personnages et d'idées qui lui sont peu familiers. Quant à celui qui possède déjà ces connaissances, il est susceptible de voir ses propres hypothèses un peu contestées. En un mot, nous pensons que certains de ces problèmes n'ont pas toujours été correctement traités dans la littérature, et il nous a fallu quelques décennies pour parvenir à en percevoir certains.

On dit souvent que dans une discipline il y a deux manières de lire la littérature ancienne : soit l'on tente de forcer le vocabulaire antérieur dans les catégories contemporaines, le traduisant dans la mesure du possible dans la terminologie actuelle, soit l'on essaie de se couler dans l'état d'esprit ancien en interprétant les textes du passé du point de vue d'un lecteur de l'époque les lisant pour la première fois. En rédigeant ce livre, nous avons pris conscience que, pour ser-

vir notre objectif, ces deux perspectives étaient nécessaires. Nous veillerons à accompagner le lecteur pour qu'il s'approprie la littérature ancienne de ces deux points de vue.

Pour ce faire, nous avons tenu à inclure plus d'extraits de textes qu'il n'est habituel dans un ouvrage de ce genre. Le lecteur doit être en mesure de se faire une idée personnelle quant à la façon dont un auteur a choisi d'élaborer sa pensée et de présenter ses arguments.